

Compte-rendu : Paris. Théâtre des Champs-Élysées, le 20 juin 2013. Fauré : Pénélope. Roberto Alagna, Anna Caterina Antonacci ... Chœur et Orchestre Lamoureux. Fayçal Karoui, direction □

Il fallait bien recourir à deux « superstars » lyriques comme Roberto Alagna et Anna Caterina Antonacci, pour faire salle comble avec Pénélope de Gabriel Fauré. □ Deuxième tentative opératique du compositeur, l'œuvre entrée en 1913 au



répertoire du Théâtre des Champs-Élysées avait toute sa place pour cette saison centenaire 2012-2013 qui touche à sa fin. Elle aura pourtant connu moins d'une dizaine de représentations dans toute son histoire et bénéficié de seulement deux enregistrements : l'un en live par Ingelbrecht avec Régine Crespin (1956), l'autre en studio par Charles Dutoit avec Jessye Norman (1980).

Pénélope, rare et ensorcelante ...

Le succès mitigé de cet opéra peut s'expliquer de plusieurs manières : le livret de René Fauchois plat et mal construit ; une partition de Fauré, elle aussi peu théâtrale, loin du style habituel du compositeur et encore plus éloignée de ce qui se faisait de plus moderne à l'époque pour rester à la postérité. La musique, il faut bien l'avouer, n'est pas des plus séduisantes. Elle fonctionne plutôt en longs tableaux diluant une même ambiance, sans contrastes forts ni arrêtes saillantes, avec des couleurs orchestrales qui évoquent des tons pastels... Tandis que l'écriture vocale et la prosodie restent assez plats. Néanmoins, en dehors de son intérêt purement « historique », sa richesse harmonique comme la beauté de plusieurs de ses pages – notamment aux actes II et III – en font une œuvre à ne pas négliger.

Les quelques faiblesses de la partition ont d'ailleurs été accentuées par l'interprétation peu frémissante de Fayçal Karoui. Le chef semble pourtant vouloir insuffler de l'énergie à l'Orchestre Lamoureux – dont le niveau est, au demeurant, tout à fait respectable – mais la mayonnaise ne prend pas et laisse une impression assez molle de l'ensemble, sauf lors de quelques passages brillants.

Avec un plateau vocal aussi luxueux, cette interprétation fera certainement date dans la (courte) histoire discographique de l'opéra. Habitée aux héroïnes plus ardentes, Anna Caterina Antonacci est parvenue à insuffler au rôle de Pénélope la vigueur et la passion qui lui fait parfois défaut. La tessiture et la vocalité du rôle lui convenaient à merveille, laissant libre court à son talent de tragédienne. Quant à Roberto Alagna, son aisance et son charisme en font un Ulysse lumineux, solaire... irrésistible.

L'opéra ne comporte pas de véritable de second rôle, hormis peut-être le berger Eumée, incarné par Vincent Le Texier dont la voix ample très engorgée semblait en décalage dans ce

répertoire.

Pénélope n'est pas une œuvre qui se livre aisément, elle dévoile ses charmes progressivement, à force de persévérance. Malheureusement, si le spectacle a été enregistré par le Théâtre, aucune diffusion n'est prévue pour l'instant, alors que cette œuvre mérite un véritable coup de projecteur et une visibilité digne de ce nom.

Paris. Théâtre des Champs-Élysées, le 20 juin 2013. Fauré, Pénélope. Roberto Alagna, Anna Caterina Antonacci, Vincent Le Texier, Edwin Crossley-Mercer, Marina de Liso, Julien Behr, Sophie Pondjiclis, Jérémy Duffau, Khatouna Gadelia, Marc Labonette et Antonin Rondepierre. Chœur Lamoureux, direction Patrick Marco. Orchestre Lamoureux, direction Fayçal Karoui. Illustration : Anna Caterina Antonacci (DR)

**Compte-rendu : Versailles.
Galerie des Glaces, 19 juin
2013. Marie-Nicole Lemieux :
récital « Furia ». Ensemble
Matheus, Jean-Christophe
Spinosi, direction musicale.**

Dans le cadre de son festival d'été consacré cette année aux Voix Royales, Château de Versailles spectacles a invité l'une des grandes voix du moment, la contralto Marie-Nicole Lemieux, en



compagnie d'un ensemble déjà entendu à la Galerie des Glaces et avec lequel elle a beaucoup travaillé, l'ensemble Matheus.

Furia, la rencontre de la joie de vivre et de la folie

Pas de doute, Jean-Christophe Spinosi sait s'entourer et le public est venu nombreux ce soir pour entendre cet ogre vocal qu'est Marie – Nicole Lemieux. Impressionnante dans Orlando Furioso en 2011, en compagnie du chef corse breton, ce récital nous promettait aussi bien par le casting que par le titre du programme : « Furia », des sensations fortes. Curieusement, ce n'est la terreur mais la joie de vivre que nous avons partagé sous les ors de la Galerie des Glaces.

Il faut dire que la disposition scénique rend tout mouvement difficile aussi bien au chef qu'à sa chanteuse, ce qui provoque de l'un comme de l'autre des crises de fou rire contagieuses. La hauteur de la scène compliquant également la direction pour le chef, obligé de se contorsionner pour être vu et voir ses musiciens. Enfin les conditions météorologiques ne facilitent en rien la relation entre la salle et la scène.

Face à ces difficultés matérielles, la complicité qui existe entre la diva, l'ensemble Matheus et leur chef, se transmet vers le public qui a pu ce soir, retrouver des artistes capables de briser les conventions parfois rigides des concerts de musique classique. La Galerie des Glaces, ce soir, a rayonné de ces plaisirs immédiats des fêtes royales, qui redonnent lumière et gourmandise au quotidien.

Le répertoire choisi a également facilité la bonne humeur : Rossini et Mozart pour l'essentiel... Du théâtre pour une dame qui aime et dévore la scène pour notre plus grand bonheur et qui ne fait qu'une bouchée des airs de Chérubin, avec une flûte impertinente et virtuose pour lui répondre et lui tenir tête. Des mélodies célèbres de Rossini qui libèrent Marie – Nicole Lemieux de l'usage de la partition, tout comme le chef, avec la prise de risque que cela implique, auront donc fait de cette soirée, une belle performance où la générosité et la folie ont régné mais où évidemment des imprécisions ont pu se glisser dans l'interprétation.

Qu'importe, puisqu'au-delà du rire, émotion devenu bien rare sur scène, il y aura également eu un instant de pure magie musicale, avec « Ombra mai fu » donné en bis. Orchestre et chanteuse, fusionnant en des couleurs et des nuances d'ombre et de feu, oscillant entre douceur et douleur, pour dire les tourments.

L'ovation finale, après trois bis dont deux totalement délirant, a sonné l'heure de la Furia... Celle qui fête et honore des artistes qui nous ont offert, en un lieu enchanteur, un concert orgiaque, d'une euphorie séduisante et magique.

Versailles. Galerie des Glaces, 19 juin 2013. Marie-Nicole Lemieux : Furia. Gioacchino Rossini (1792-1868) : Ouverture de la Pietra del paragone et « Quel dirmi oh dio » ; « Cruda Sorte », « Per lui che adoro » extraits de l'Italienne à Alger, Una voce poco fa » extrait du Barbier de Séville ;

Joseph Haydn (1732-1809), ouverture d'Orlando Paladino ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791), « Voi che Sapete », « Non so piu cosa son ». Marie-Nicole Lemieux, contralto. Ensemble Matheus, Jean-Christophe Spinosi, direction musicale.

**Compte-rendu : Bordeaux.
Opéra National de Bordeaux,
le 9 juin 2013. Mozart : La
Flûte Enchantée. Julien Behr,
Olga Pudova... Orch. National
Bordeaux Aquitaine. Jurjen
Hempel, direction. Laura
Scozzi, mise en scène.**

L'Opéra National de Bordeaux clôt sa saison lyrique 2012-2013 avec la reprise de **La Flûte Enchantée** de 2010, signée Laura Scozzi. La transposition insolente, interventionniste voire irrévérencieuse est pourtant une réussite incontestable. D'un point de vue



purement théâtral, voici une comédie convaincante : d'une fraîcheur, d'un piquant, d'une actualité indéniables.

Flûte pleine d'humour ...

Les superbes décors de Natacha Le Guen de Kerneizon n'y sont pour rien. L'action se déroule dans les vallées et montagnes des Alpes autrichiennes, dirait-on. La réalisation est cohérente et bien pensée, et le sens de la comédie est surtout magnifié. Ainsi nous avons droit à trois dames en chaleur, une Reine de la Nuit ivrogne, un Sarastro joueur de golf, une piscine, un hélicoptère... le tout composant une certaine fantaisie mozartienne plutôt décalée, vécue autrement. La mise en scène glaciale se chauffe grâce aux rires et sourires des spectateurs. La divertissante bataille des sexes au ski

décontractée et belette se déroule sur les planches. Si les yeux et l'intellect sont stimulés par la mise en scène, l'oreille l'est de même par la belle implication des chanteurs. Lors de notre visite (la reprise a deux distributions en alternance), Tamino est interprété par Julien Behr. Le jeune ténor chante son lied du 1er acte avec une certaine qualité nostalgique d'une tendre beauté. Très vite, il rayonne grâce à son enthousiasme et les modulations sensibles de sa voix. Olga Pudova dans le rôle de la Reine de la Nuit fait preuve également d'une étonnante sensibilité. À cela s'ajoutent une coloratura impressionnante, une facilité dans le suraigu irréprochable, un timbre vocal d'une beauté et d'une chaleur particulières.

Melody Moore en Pamina a le chant solide. Sa voix est d'une richesse qui a tendance à aller vers le grave. Dans ce sens, elle paraît avoir plus de caractère que de souplesse, ce qui contraste un peu avec le personnage et la mise en scène, très comique. Le Papageno de **Florian Sempey** a également une tendance vers le grave. Sa voix est sombre comme elle est puissante, mais réussit à alléger sa prestation avec un excellent jeu d'acteur. **Wenwei Zhang** fait, quant à lui, un Sarastro avec un registre grave puissant et d'une noble beauté. Il se projette et s'impose sans effort apparent et touche par les nuances chaleureuses de son chant.

Les rôles secondaires se distinguent de la même façon. En particulier les **trois dames d'Eve Christophe-Fontana, Caroline Fèvre et Gaëlle Mallada**, coquettes et désinvoltes, ainsi que le Monostatos de **Cyril Auvity**, d'un chant presque trop beau pour son personnage méchant. Mention spéciale pour les 3 garçons interprétés par trois sopranos (Morgane Collomb, Laura Jarrell et Bridget Bevan) au bel investissement.

L'Orchestre National Bordeaux Aquitaine dirigé par Jurjen Hempel est d'une réactivité trépidante. Si les tempis sont parfois arbitraires et l'équilibre pas toujours évident, la prestation est dans les lignes générales, d'une grande beauté,

notamment la prestation des vents très élégante. Une Flûte hivernale au printemps bordelais qui fait tant rigoler, et qui inspire autant de sourires que d'applaudissements. À l'affiche jusqu'au 10 juin 2013 à l'Opéra National de Bordeaux.

Bordeaux. Opéra National de Bordeaux, le 9 juin 2013. Mozart : La Flûte Enchantée. Julien Behr, Olga Pudova, Wenwei Zhang... Orchestre National Bordeaux Aquitaine. Jurjen Hempel, direction. Laura Scozzi, mise en scène.

Compte-rendu : Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 7 juin 2013. Grétry: Guillaume Tell, 1791. Marc Laho (Guillaume Tell), Anne-Catherine Gillet (Madame Tell)... Claudio Scimone, direction. Stefano Mazzonis di Pralafera, mise en scène.

Paris, 1791 : la France Républicaine retrouve l'inusable mélodiste Grétry

qui associé au dramaturge Sedaine met en musique la légende du héros suisse, révolté patriote : Guillaume Tell. Il est évident qu'ici les vertus du peuple, plein acteur de son destin et mené par le libertaire Tell, sont clairement célébrées : contre la barbarie d'un pouvoir abusif et despotique, l'arbalétrier prodigieux en osant défier l'autorité de Guesler (l'Autrichien honni) sème le vent de la révolution et permet au bon peuple suisse, opprimé mais solidaire, de trouver les voies de son émancipation.



Au début de l'opéra, nous assistons à la noce rustique entre la fille Tell (Marie) et le fils du Bailly (Melktal fils), heureuse idylle qui rapproche les classes différentes ; puis l'action se précipite et sombre dans le cynisme froid du tyran local avant que Guillaume Tell, vainqueur de l'épreuve qui devait l'humilier, ne soulève tous les cantons derrière lui pour destituer le despote satanique : le chœur final célébrant la liberté des patriotes souligne assez le vrai sujet de l'ouvrage de Grétry: la liberté du peuple contre le pouvoir despotique (anticipation par son sujet et aussi par certains éléments formels et musicaux de ... Fidelio de Beethoven ?).

Nous sommes bien loin des galanteries aimables du Grétry versaillais propre aux années 1780, quand il servait encore la Cour de France, comme favori de Marie-Antoinette, avec les opéras tels surtout La Caravane du Caire (1783), ou Richard coeur de Lion (1784) ... Avec le changement de régime et la Révolution, Grétry sait se renouveler ; il fait encore évoluer le genre opéra comique vers ... l'opéra patriotique et républicain. De fait, sa science des chansons courtes et facilement mémorisables (la chanson de Roland à Roncevaux au III) dont le principe ont tant oeuvré pour le rendre définitivement populaire, une nouvelle unité dramatique qui

enchaine les tableaux avec un réel sens du rythme et de la gradation expressive ... tout cela souligne les qualités d'une écriture lyrique assurée et mûre qui impressionne Mozart, voire annonce donc, d'une certaine manière Fidelio de Beethoven, sans omettre les ensembles d'un Rossini. Certes la mise en scène présentée à Liège (conçue par le directeur des lieux, Stefano Mazzonis di Pralafera) regarde du côté des théâtres et tréteaux de la Foire dont les effets de machineries d'époque (changements à vue) sont idéalement rétablis ; où la parodie et la déclamation grandiloquente semblent faire le procès des sujets d'actualité et des genres passés de mode, selon une approche mordante voire loufoque bienvenue ; précisément aussi, aborde avec une fausse légèreté, les évocations très couleurs locales, d'une Suisse légendaire ... Mais tout cela n'empêche pas, non sans raison, la profondeur et la gravité d'une tragédie franche, plutôt intensément menée. Les tableaux collectifs (fin du I), puis le grand air de Madame Tell (d'un véritable souffle pathétique, d'une grandeur grecque : n'oublions pas que Grétry fut capable de commettre Andromaque, vrai tableau grandiose et » sévère » à la façon néoantique) convoquent aussi le genre tragique et même saisissant le mieux tissé : le chœur des partisans, jurant de démettre le tyran Guesler est aussi un grand moment : c'est soudainement le peuple de la Révolution française qui surgit sur les planches sous l'inspiration du citoyen Grétry.

Le Guillaume Tell du citoyen Grétry

L'opéra vrai grand succès de la France républicaine, est même repris jusqu'en 1828 à Paris, influençant certainement le Guillaume Tell de Rossini, créé à l'Opéra de Paris l'année suivante (1829) qui y fixe les règles et vertus du grand genre

lyrique français : c'est dire la valeur de la partition ainsi dévoilée à Liège, nouveau jalon mémorable en cette année du Bicentenaire de sa mort (1813). La preuve est même donnée que Rossini réutilise le premier motif poursuivant l'ouverture (la mélodie énoncée par la clarinette puis sa reprise en coulisse) de Grétry, base du grand chœur final de son Guillaume Tell. Voici donc le Grétry mûr et maître de ses effets, qui à 50 ans en 1791 démontre sa capacité à renouveler les règles lyriques et théâtrales. En dépit des dialogues (finalement courts) et des récits parlés, l'unité et la cohérence du drame, l'enchaînement des épisodes relèvent d'une pensée globale assez saisissante voire singulière : contrairement à Rossini qui pourtant sait développer et approfondir en airs impressionnants, le profil des protagonistes, Grétry comme frappé par l'essentiel et la concision, concentre l'intensité voire la violence expressive sur les femmes : à aucun moment chez Rossini, nous ne trouvons cette incandescence, telle qu'elle paraît dans l'air de déploration de Madame Tell en seconde partie ; même la fille Tell, Marie, se distingue aussi avec un relief spécifique. Ce sont des appuis majeurs pour la réussite du héros ; autant d'efficacité dramatique reste rare ... elle rappelle évidemment la science des dispositions scéniques du peintre David, une décennie plus tôt, quand l'artiste créait ce style néoclassique adulé par Louis XVI sur le thème des Horaces par exemple... Voilà donc le dramaturge Grétry confirmé.

A Liège, la distribution est épatante pour un spectacle qui allie avec justesse le délire parodique, la tension héroïque, comme la gravité tragique : pas si facile pour les chanteurs de réaliser une telle alliance. Et la performance inspire **Anne-Catherine Gillet, Marc Laho** qui font un couple Tell très convaincant : la soprano réussit sa déclamation avec une vivacité souvent espiègle, trouvant le ton juste dans son grand air d'imploration déjà cité, quand le ténor très en voix, articule son texte avec l'aplomb d'un acteur diseur, sachant projeter et nuancer avec d'autant plus de mérite qu'il n'a pas d'airs proprement dits à défendre tout au long de

l'action. Tout cela préserve la vérité et la justesse d'un théâtre qui n'est pas que léger et badin comme il est écrit trop souvent : le lecteur de Jean-Jacques Rousseau dont il acheta la propriété à Ermenonville, l'amateur de philosophie, idéalement pénétré par l'esprit des Lumières et de la Raison, marqué aussi par l'épreuve que fut le décès de ses trois filles, n'a in fine rien d'un volage sans conscience ni engagement critique. Républicain, Grétry le devint ou le révéla par conviction ; c'est pourquoi ce Guillaume Tell somme toute assez tardif dans son oeuvre recueille la maîtrise liée aux nombreux ouvrages précédents, tout en développant sur un sujet révolutionnaire, une forme et un langage d'un nouveau genre. Le décoratif et le badin n'empêchent pas la vérité.

C'est cet élément déterminant qui frappe aujourd'hui et que la production liégeoise de juin 2013, outre ses délires scéniques, sait subtilement respecter (grâce à la qualité des chanteurs requis). Dans la fosse, le pétillant Claudio Scimone, octogénaire toujours en verve, distille sur instruments modernes, un Grétry définitivement indémodable, tendre, fraternel, toujours surprenant. Production à ne pas manquer, à l'affiche de l'Opéra Royal de Wallonie les 11, 13 et 15 juin 2013.

Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 7 juin 2013. **Grétry: Guillaume Tell, 1791.** Marc Laho (Guillaume Tell), Anne-Catherine Gillet (Madame Tell), Lionel Lhote (Guesler), Liesbeth Devos (Marie), ... chœurs et orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie. Claudio Scimone, direction. Stefano Mazzonis di Pralafera, mise en scène.

Le label Paraty est distribué par Harmonia Mundi

Labels. Le label discographique Paraty est désormais distribué par Harmonia Mundi. Paraty est un jeune label, fondé en 2007 par le claveciniste et chef d'orchestre **Bruno Procopio**, afin d'impulser une nouvelle dynamique au secteur du disque classique. Créé par un artiste et dédié aux artistes, Paraty est une entreprise qui porte les valeurs de la nouvelle génération. Son objectif principal est de valoriser les talents de chacun dans la réalisation d'un disque minutieusement élaboré. Paraty s'attache à développer un catalogue riche s'appuyant sur un vaste répertoire, regroupant plusieurs artistes profondément attachés à l'interprétation historiquement informée. Un soin particulier est apporté à chaque projet discographique, comprenant les textes musicologiques rédigés par les spécialistes, l'iconographie sélectionnée pour un plaisir complémentaire à la musique.



En 2010, [le label Paraty](#) a remporté la distinction de meilleur enregistrement de l'année aux Victoires de la Musique Classique.

Les disques les plus importants de 2013 : en liaison avec l'année Rameau 2014 (250ème anniversaire de la disparition de Jean-Philippe Rameau en 1764).

L'anniversaire Rameau 2014 chez Paraty

Rameau in Caracas (musique orchestrale)

[Soloists of Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela conducted by Bruno Procopio](#)

Lire la critique du cd Rameau in Caracas

Pièces de clavecin en concerts (musique de chambre)

[Bruno Procopio, clavecin](#)

[Patrick Bismuth, violon](#)

[François Lazarevitch, flûtes allemandes](#)

[Emmanuelle Guigues, viole de gambe](#)

Lire la critique du cd Pièces de clavecin en concerts par Bruno Procopio

Lavardin technologies. Amplificateur Intégré Model IT-15

Lavardin technologies. Amplificateur Intégré Model IT-15. Lavardin Technologies, excellente marque française qui depuis plusieurs années développe une gamme ciblée de produits qui séduit de plus en plus de musiciens et professionnel de la musique. Pour fêter le quinzième anniversaire du légendaire Model IT (en 2013), la marque propose ici un condensé de ses dernières techniques et découvertes. Attention pour vous mélomanes, c'est une série limitée.



Amplificateur Intégré Model IT-15

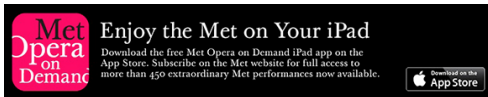
Le Model IT-15, considéré par beaucoup comme l'amplificateur parfait par sa dynamique et sa neutralité est né de l'intégration de circuits à très faible distorsion de mémoire, déjà amplement testé dans le légendaire Model IT.

La marque reste très discrète concernant ses formules et éléments internes. Je préfère d'ailleurs, parler de ma toute première expérience avec la marque : pour mes deux premiers enregistrements (Partitas de J.S.Bach – 5 Diapasons, Meilleur disque de l'année par la revue Fanfare 2004), j'ai eu l'immense plaisir de travailler avec Philippe Perrot, ingénieur du son et grand défenseur de la marque. Dès mes premières écoutes, j'ai été saisi par la précision et surtout le réalisme que cet amplificateur (Model IT) exprimait. Toute la chaleur de l'instrument et surtout le timbre boisé du clavecin utilisé était là très fidèlement restitué. Le point le plus saisissant était la couleur des harmoniques, souvent étincelant dans d'autres appareils ou plus souvent aplati, dans ce système finement assemblé autour d'un Model IT Lavardin, j'avais un rendement parfois plus riche que l'écoute derrière mon pupitre.

Une expérience qui m'a conduit à monter mon propre label discographique et à avoir une profonde admiration envers des industries qui subliment notre art. Bruno Procopio (label Paraty).

[Plus d'infos sur le site Lavardin technologies](#)

Internet. Les archives du Met à la demande



Internet. Les archives du Met à la demande.

Les archives vidéo (et audio) du Metropolitan Opera de New York chez vous directement sur votre écran d'ordinateur. Non content d'offrir dans les salles de cinéma, ses directs live (haute définition, qualité de l'image, confort du fauteuil dans des salles au son amplifié), le Metropolitan Opera de New York amplifie sa présence sur le web et ouvre son catalogue d'archives vidéo sur sa page à la demande. Depuis votre ordinateur ou votre grand écran connecté sur la toile, découvrez les grands moments de spectacle qui ont fait et perpétuent aujourd'hui la légende lyrique à New York.

Quelques exemples de titres et productions disponibles proposés dans l'abonnement payant : Aida avec Alagna, Borodina (HD 2012, Luisi), ou celle avec Price (Levine, 1985), Andrea Chénier avec Ghuleghina, Pavarotti (1996, Levine), Anna Bolena (HD 2011 avec Anna Netrebko), surtout Ariadne auf Naxos de Strauss avec Jessye Norman, Battle, Troyanos, King (1988, Levine, récemment ajouté), Armida de Rossini avec Renée Fleming (HD 2010) ... et tant d'autres, pour [un catalogue qui ne cesse de s'enrichir encore.](#)

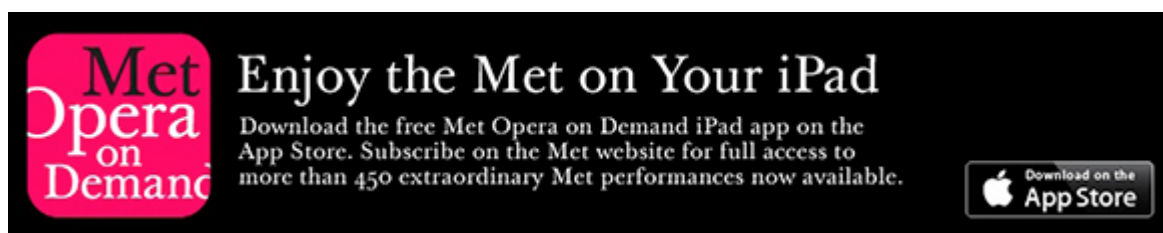
Le site comprend aussi pour la même offre des archives audio absolument prometteuses là encore, comptant productions légendaires et inédits stimulants comme cette Hélène égyptienne de Richard Strauss (2007, Luisi avec Voigt, Damrau, Grove...), Antony and Cleopatra de Samuel Barber (1966, Schippers avec Leontyne Price, Thomas, Diaz...)...

l'abonnement

Il vous en coûtera 149,99 \$ par un an, ou 14,99 \$ par mois (toute zone géographique, accès web et iPad). Actuellement, une offre de bienvenue de 7 jours est aussi proposée gratuitement !



L'inscription est gratuite, l'offre découverte 7 jours facile à réaliser et le catalogue très très riche. Alors n'hésitez plus.



Explorez la [nouvelle saison 2020 – 2021 du Metropolitan Opera New York ici](#)

CD. Concert du Nouvel An à Vienne 2014. Daniel Barenboim (Sony)

CD. Concert du Nouvel An à Vienne 2014. Wiener Philharmoniker. Daniel Barenboim, direction. Il était venu en 2009, le revoici en 2014 pour un nouveau concert du Nouvel An à Vienne à la tête des instrumentistes de l'Orchestre Philharmonique de Vienne (Wiener Philharmoniker) : Sony Classical édite derechef le cd de ce programme événement qui avait ouvert avec élégance

et raffinement l'année nouvelle 2014. Pendant le programme du concert, ce sont les goûts du chef choisis par les musiciens de l'orchestre qui se précisent.

Daniel Barenboim : retour viennois réussi

Ceux de Daniel Barenboim sont plutôt traditionnels cette année, faisant toujours la part belle aux Strauss célèbres (les deux Johann, père et fils) mais aussi cette année, Josef, le frère cadet de Johann II. On note aussi la présence des Français, autres acteurs de l'élégance musicale dont Offenbach (La Belle Hélène inspire le



Quadrille d'ouverture, signé Eduard Strauss, l'autre frère de Johann et de Josef), mais aussi le sublime Léo Delibes, symphoniste de premier ordre, et » roi » lui aussi du ballet romantique (un extrait, trop court du Pizzicato de son ballet Sylvia est ici joué à Vienne).

Les téléspectateurs du Concert hyper médiatisé ce 1er janvier 2014 (80 pays diffuseurs) auront pu se régaler des séquences simultanées réalisées sur la musique par le Ballet de l'Opéra de Vienne, et aussi deux danseurs sportifs pour une version de salon de la valse enivrante ; ce fut aussi en fin de programme, les vœux du chef et des musiciens adressés à la salle et au monde, et aussi un nouveau rituel instauré par Barenboim lui-même : saluer en fin de programme et alors que les musiciens entament le dernier morceau (La Marche de

Radetzky de Johann Strauss père), chaque instrumentiste de l'illustre phalange.

[Lire aussi notre compte rendu critique complet du Concert du nouvel An à Vienne 2014](#)

CD1

- 1 Helenen-Quadrille, Op. 14
- 2 Friedenspalmen, Walzer, Op. 207
- 3 Carolinen-Galopp, Op. 21a
- 4 Egyptischer Marsch, Op. 335
- 5 Seid umschlungen, Millionen, Walzer, Op. 443
- 6 Stürmisch in Lieb' und Tanz, Polka schnell, Op. 393
- 7 Waldmeister: Ouverture
- 8 Klipp-Klapp, Galopp, Op. 466
- 9 G'schichten aus dem Wiener Wald, Walzer, Op. 325

CD2

- 1 Vielliebchen, Polka française, Op. 1
- 2 Bouquet-Polka, Polka schnell, Op. 188
- 3 Capriccio: Mondscheinmusik

En plus du cd, Sony classical édite aussi le vd et le blu ray du Concert du Nouvel An à Vienne 2014 sous la direction de Daniel Barenboim

CD. Wagner : extraits du Ring. Philippe Jordan (Erato)

Après un précédent symphonique tout aussi jubilatoire dédié à la Symphonie Alpestre de Strauss, autre massif orchestral d'envergure – et aussi de ciselure instrumentale-, Philippe Jordan et les musiciens de » son » orchestre de l'Opéra de

Paris, retrouvent ici le studio d'enregistrement pour la totalité wagnérienne, miroir des représentations du Ring, doublement présenté à Bastille pour l'année Wagner 2013.

Wagner : chambrisme somptueux

On reste déçus par le minutage chiche du double coffret, bien économe et plutôt très synthétique sur la somme totale ainsi dirigée dans la fosse parisienne. Mais reconnaissons que le transfert du geste, de Bastille au studio souligne les qualités propres de l'orchestre parisien et du chef : transparence, lumière, cohésion, rondeur... Souvent le visuel de couverture renseigne sur l'intention poétique du projet : ici un superbe paysage montagneux, – la cime wagnérienne n'est pas si loin- dont l'arête impressionnante et toute la structure se laissent deviner – impressionnante- sous une brume esthétisante et poétique... un voile suggestif qui n'empêche pas la claire définition du détail.

D'emblée, la lecture parisienne sous l'impulsion musicale du chef suisse se distingue à toute autre approche : sonorité onctueuse et coulante, d'une cohésion irréprochable avec cette nuance de clarté et de transparence, lumineuse et éloquente, qui fait la caractéristique majeure de la lecture. C'est un Wagner à la fois somptueusement lyrique et surtout chambriste qui se réalise ici, étirant le temps et sa suspension jusqu'à



rompre la corde dramatique. La scène finale où Brunnhilde récapitule en une vision pleine de promesse pour le futur, l'ensemble de l'épopée manque parfois de frisson et de fulgurance (la faute en revient à Ninna Stemme – invitée à Bastille aussi pour chanter Elisabeth dans Tannhäuser : voix ductile et chaude, mais verbe sans accent ni fièvre) , ce qui fait habituellement le prix d'une captation live... mais l'unité et la distance poétique au service d'une opulence constante des couleurs instrumentales s'imposent à nous de façon irrésistible.

Voici un Wagner, pensé, mûri, mesuré, esthétisant dont l'équilibre dans sa réalisation nous rappelle la leçon récente menée à Dijon par Daniel Kawka, dans un Ring réécrit (donc très contesté) mais musicalement irréprochable. En 2013, Wagner a donc connu les honneurs des musiciens dans l'Hexagone. Ce double disque magnifique en recueille les fruits les plus scrupuleusement travaillés, les plus immédiatement chatoyants et convaincants. Bravo à Erato d'en permettre la gravure pour notre plus grand plaisir. Car au moment des représentations parisiennes, le Ring de Jordan avait quelque peu pâti des critiques épinglant à torts le travail scénique du metteur en scène Günter Krämer.

WAGNER : Extraits du Ring

L'or du Rhin : Prélude

La Walkyrie : La Chevauchée des Walkyries – L'incantation du feu

Siegfried : Les murmures de la forêt

Le crépuscule des Dieux : Voyage de Siegfried sur le Rhin – Marche funèbre de Siegfried,

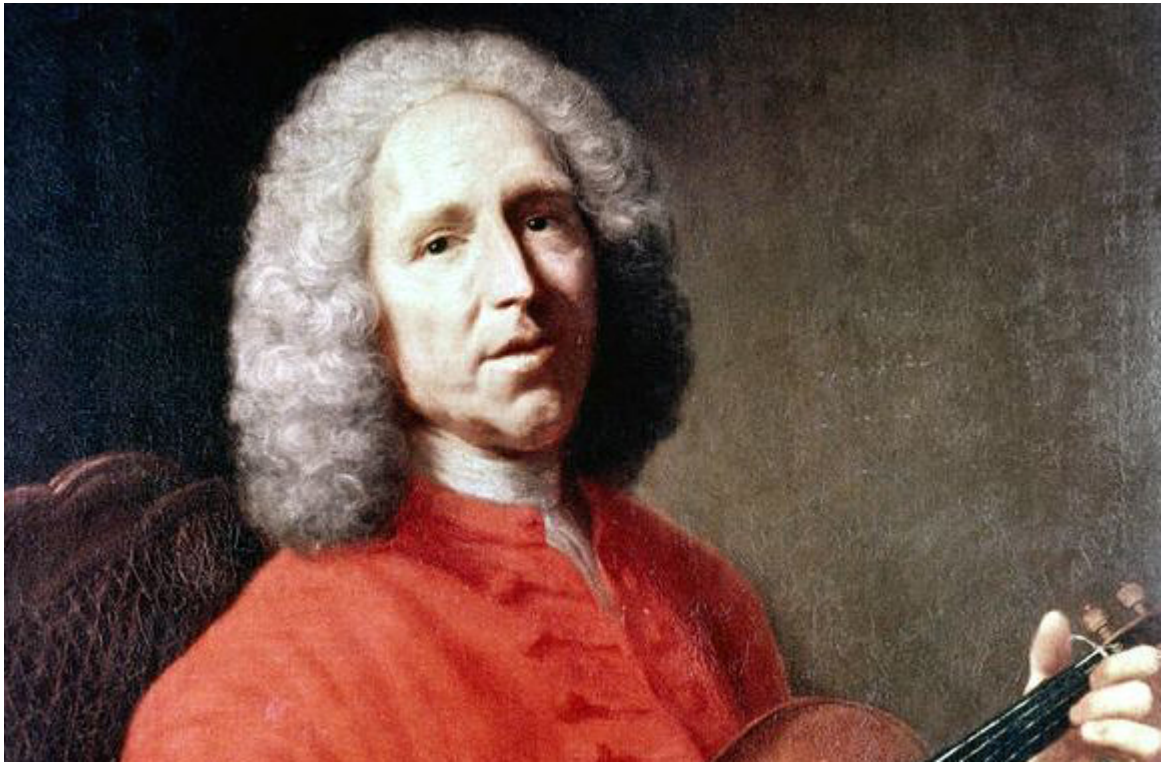
Scène finale "Starke Scheite" (Nina Stemme, soprano). Chœurs & Orchestre de l'Opéra National de Paris. Philippe Jordan, direction. 2CD ERATO 5099993414227

Rameau 2014 : année miraculeuse ? Edito (1/2)

Edito. 2014 : l'année Rameau. Année foisonnante ou chiche ? Rameau révélé ou abordé en demi-teintes ? 2014 s'annonce prometteuse sans pourtant nous convaincre en particulier dans le genre des tragédies lyriques. De toute évidence, le grand retour de Rameau à l'Opéra de Paris est un rendez vous manqué. Ne pas jouer aujourd'hui ni Castor ni Dardanus, en version scénique, s'est écarté le génie dramatique le plus exceptionnel du XVIIIème siècle français. Et rendre bancales voire incomplètes des célébrations qui s'annonçaient superbes.

Sans tragédies en version scénique, un anniversaire à l'économie

Parce
qu'il
s'est
éteint
en
1764,
en
pleines
répétit
ions à
l'Opéra
de son
dernier
ouvrage
, Les



Boréades, Jean-Philippe Rameau (1683-1764) se voit fêté en 2014, pour les 250 ans donc de sa mort.

Gageons comme Lully, son prédécesseur dans le genre tragique et lyrique, que cette année verra enfin une réhabilitation moderne pour celui qui avant Berlioz, incarne le génie français de la couleur, du rythme, de l'écriture orchestrale... Aucun compositeur n'arrive à la cheville de l'harmoniste ; fut-ce Rousseau son contradicteur, Rameau l'harmoniste les supplante tous et il serait temps en 2014 de reconnaître outre ce que nous savons déjà (sa science, son érudition, son intellect...) : une sensibilité parfaite qui en fait un dramaturge né pour exprimer les passions humaines. Le scientifique est un sensuel, un homme de coeur, dont la pensée sait palpiter, s'alanguir, transcender les sentiments les plus délicats. Jean-Philippe a su s'associer le concours du chanteur vedette Pierre Jélyotte (1713-1797) pour lequel, agent d'une cohérence dramatique et poétique à réécrire, le compositeur conçoit les rôles les plus divers et les plus audacieux du répertoire : l'amour (Hippolyte, 1733 : Jélyotte n'a que 20 ans), Valère et Don Carlos (Les Indes Galantes, 1735), puis Damon (Entrée des Sauvages des Indes Galantes, ajoutée en 1736), Castor (Castor et Pollux, 1737. Jélyotte

fait ses adieux à l'Opéra en 1755 dans le rôle de Castor justement), Dardanus (1739), Platée (rôle travesti qui incarne la reine des marais coassante, 1745), Pygmalion (1748), Zoroastre (1749)... Un parcours qui résume tout le métier et l'arche psychologique du plus grand savant analyste du Baroque français.

Savant et sensuel, cérébral et profond

Alors pourquoi aujourd'hui jouons-nous plus de Haendel et de Vivaldi quand leur contemporain et pair, Rameau le grand, attend toujours sa juste renaissance à l'opéra ? Un symptôme de ce vide criant ? Voyez la programmation 2013-2014 de l'Opéra de Paris – pourtant l'héritier de l'Académie royale de musique pour laquelle le génie dijonnais a composé tous ses grands chefs d'oeuvre... aucun opéra et justement en ce début 2014, du Haendel (reprise d'Alcina). Le cas vaut emblème : Rameau peine toujours quand ses oeuvres maîtresses, certes Hippolyte et Aricie (le premier, révolutionnaire de 1733), surtout Castor et Pollux, Dardanus, Zoroastre attendent encore leur résurrection auprès du grand public (aucun de ses trois opéras n'a été monté à Paris depuis des lustres et certainement pas à l'Opéra national !).

En 2014, les parisiens pourront applaudir néanmoins Platée (sous la direction de l'inestimable et inégalable William Christie, souverain de l'éloquence et du sentiment ramiste) ou Les Indes Galantes... Pas de tragédies lyriques dignes de la grande maison et du génie – immense de Jean-Philippe.

Bill l'enchanteur

Depuis les années 1970, c'est en effet Bill l'enchanteur, William Christie qui nous a appris à reconsidérer Rameau. Les disques en témoignent : Hippolyte et Aricie, Dardanus, Castor et Pollux, et sur le registre plus chorégraphique, Les Fêtes d'Hébé, Les Indes Galantes, autant de sommets de la France baroque qui sait être élégante tout en dansant...

Un Britannique vaut Bill, mais par intermittence : John Eliot Gardiner (qui a oublié depuis 1983 à Aix, l'Hippolyte et

Aricie où brillait la torche tragique incandescente et fulgurante d'alors, Jessye Norman en Phèdre ?). Après Christie et Gardiner, ce ne sont que pâles flambeaux d'un art trop subtil et désormais hors de portée de main ou de baguette : ni les Minkowski ni les Rousset n'atteignent ce lâcher prise, cette poésie tragique de l'abandon qui se pâme propres à Bill le plus ramélien d'entre tous.

La route est encore longue. Bien astucieux ceux qui pourront écouter le son et l'énergie dramatique d'une tragédie lyrique de Rameau en 2014 (ce n'est pas non plus un certain Raphaël Pichon et son ensemble Pygmalion, encore trop vert et pas assez mûr pour comprendre et Dardanus, et Castor et Pollux...). Pas l'ombre d'une mise en scène pour Rameau le tragique.

On rêvait de vivre l'aventure de Castor ou de Dardanus sous la direction de Christie pour cette année annoncée miraculeuse... vains désirs. 2014 programme plutôt comédie (Platée) ou opéra ballet. Pour découvrir les événements de l'année Rameau, consultez notre dossier spécial Rameau 2014 : nos spectacles et événements coups de cœur.

Fin 2014, que pourrons nous dire comme bilan ? Que Rameau, empereur de l'harmonie a su imposer comme nul autre la puissance de la musique pure : avant Mozart, son orchestre est le plus fabuleux du XVIII^e. Il réinvente le son du cosmos (ouverture de Zaïs avec son chaos percutant) et l'apporte flamboyant et sensuel sur la scène des théâtres. Il faudra donc encore attendre pour voir et écouter à l'Opéra, une nouvelle grande tragédie de Rameau.

Pour se consoler, [découvrez les événements et coups de coeurs de l'année Rameau 2014.](#)